

L'HÔTÂ



L'HÔTÂ

«La maison, le foyer» en patois d'Ajoie

L'HÔTÂ N° 36 – 2012

ISSN 2296-0856

ASPRUJ - *Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien*

Case postale 2017, 2800 Delémont 2

*L'ASPRUJ veille à la conservation de la culture traditionnelle et populaire, dont les différentes formes comprennent:
la langue, la littérature, la musique, la danse, la mythologie, les rites, l'architecture, les arts, l'artisanat,
les jeux, les coutumes (UNESCO 1989).*

ASPRUJ

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Comité

Présidence :

Pierre Grimm
Rue des Granges 8
2800 Delémont
032 422 87 83
pierregrimm@aspruj.ch

Secrétariat de l'ASPRUJ :

Mary-Lise Montini
Rue des Martins 25
2800 Delémont
032 423 24 16
mary-lise.montini@bluewin.ch

Secrétariat des assemblées :

Myriam Theurillat
Rue des Bordgeais 35
2800 Delémont
032 422 95 93
myriam.theurillat@bluewin.ch

Rédaction de *L'Hôtel* et mise en page :

Hélène Boegli-Robert
Ch. de Bavelier 2
2812 Movelier
032 431 14 34
guedeboum@gmail.com

Finances :

Fiduciaire Henz & Schaffner Sàrl
Rue Briscol 20
2853 Courfaivre

Membres :

André Bessire
Grand-Rue 46
2603 Péry
032 485 12 13
andrebessire@bluewin.ch

Charles Cattin
Le Champé
2826 Corban
032 438 87 81
ch.cattin@bluewin.ch

Toufiq Ismail-Meyer
Rue du Temple 75
2800 Delémont
032 423 16 32
info@tois.ch

Mary-Lise Montini
Rue des Martins 25
2800 Delémont
032 423 24 16
mary-lise.montini@bluewin.ch

Myriam Theurillat
Rue des Bordgeais 35
2800 Delémont
032 422 95 93
myriam.theurillat@bluewin.ch

Membres du comité de rédaction :

Hélène Boegli-Robert, Movelier
Pierre Grimm, Delémont
Jean-Louis Merçay, Porrentruy

L'ASPRUJ est membre fondateur de :

- Musée rural des Genevez
- Association pour la sauvegarde de la Baroche
- Association pour la sauvegarde des murs en pierres sèches (ASMPs)

SOMMAIRE

Editorial	4
Hélène Boegli-Robert	
Tourisme et patrimoine, quel développement?	5
Pierre Grimm	
Le Musée rural.....	7
Alexandre Mouche, Toufiq Ismaïl	
Ferme à Cornol	21
Pierre Grimm	
Souvenirs de vie / <i>Sevnis è vétchaince</i>	34
Danielle Miserez, Gilberte Chèvre	
Un café en sursis.....	38
Hélène Boegli-Robert	
Le pas du temps.....	45
Claudine Houriet	
Imprimerie Fleury.....	53
Jean-Louis Merçay	
Vaufelin-Charleston, 1738-2004	65
Francis Huguelet	
Nos anciennes maisons	72
Adèle Sautebin	
La traction hippomobile.....	75
Georges Chariatte et Jean-Louis Merçay	
Insolite	84
Hélène Boegli-Robert	
Un tableau livre ses secrets	87
Madeleine et Jean-Louis Merçay	

Couverture: transformation d'une grange en logement à Cornol – vue sur l'espace de transition entre ancien et nouveau, © Sabine Girardin, La Chaux-de-Fonds.

Le Conseil du Jura bernois et Swisslos - Fonds de loterie ont contribué financièrement à la présente publication.

L'Hôtâ est publié par l'Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ). La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de sa cotisation.

La responsabilité des articles incombe aux auteurs.

Prix du numéro: Fr. 30.–

Editorial

L'Hôtâ nouveau est arrivé! Comme le Beaujolais nouveau! Selon une habitude établie depuis plus de trente-cinq ans, vous trouvez cet automne *L'Hôtâ* dans votre boîte à lettres, chez votre libraire, au secrétariat de l'ASPRUJ ou encore sur le site internet www.aspruj.ch.

Cette année, il y a un changement à la rédaction: Madeline Barthe-Vuilleumier, qui avait réalisé les deux derniers numéros, a changé d'orientation professionnelle et n'a plus la possibilité de consacrer suffisamment de temps à cette fonction. En tant que «metteuse en page», je connaissais déjà un peu le travail et j'ai choisi, pour ce numéro, de me charger de cette tâche de «rassembleuse» d'articles, de chercheuse de documents. L'ASPRUJ est toujours en manque de rédacteur-trice en chef pour les prochaines éditions et de rédacteurs occasionnels apportant de nouvelles idées et des approches différentes de notre patrimoine jurassien.

Pour sujet de mon premier article, j'ai décidé de parler d'un café de village survivant tant bien que mal loin des centres. Et, en abordant le sujet d'un petit bistrot de campagne, je me suis très vite retrouvée plongée dans l'histoire suisse: apparition du franc en tant que monnaie nationale lors de la courte période de la République Helvétique (1798-1803) puis l'établissement définitif de la monnaie unique

en 1848, après le conflit du Sonderbund, mais aussi le Kulturkampf, les prémices de la Question jurassienne, etc., autant d'événements qui ont marqué la période concernée par mes recherches sur le café de L'Etoile à Mettembert.

La consultation des archives, que ce soit aux Archives cantonales à Berne ou aux Archives de l'Ancien Evêché de Bâle, m'a entraînée dans d'autres époques, m'a fait découvrir les préoccupations et les difficultés de la vie de nos ancêtres. Pourquoi tant de familles se sont-elles expatriées dès le XVIII^e siècle ou même le XVII^e? Qu'allaient-elles chercher en Amérique? La faim, l'envie d'une vie meilleure, plus confortable, ou encore le goût de l'aventure, voilà quelques raisons de partir. Les familles avaient de nombreux enfants et des surfaces agricoles petites, trop petites, il devenait difficile de nourrir toute la tribu sur des terres parfois arides.

Aux archives, j'ai également trouvé de nombreux autres sujets de réflexion ou de recherche. Par exemple, j'ai découvert dans les registres des patentes que toute activité lucrative était soumise à une taxe. Le cabaretier, le commerçant en vin, le pêcheur, le fabricant de tuiles, le maréchal-ferrant, le meunier, etc., tous devaient s'acquitter d'une taxe. Mais il faudrait poursuivre les investigations, car la manière de percevoir les impôts à cette

époque n'est connue que des spécialistes. Et me voilà de nouveau entraînée dans une autre direction...

Pour ne pas rester figés dans le souvenir du passé, nous présentons dans cet *Hôtâ* non seulement la rénovation du Musée rural jurassien mais aussi la rénovation d'une ferme qui bénéficie maintenant du confort moderne et de l'espace de vie que chacun de nous recherche.

Il ne faut pas perdre de vue l'actualité, la vie de tous les jours, mais n'oublions pas non plus nos origines et les difficultés que nos ancêtres ont rencontrées. *L'Hôtâ* est là pour nous les remémorer, pour nous présenter le plus d'aspects possibles du temps passé, sans les noircir, mais sans les idéaliser non plus.

Hélène Boegli-Robert
Responsable de la publication
de *L'Hôtâ*

Tourisme et patrimoine, quel développement?



Une ferme à Courfaivre avant... ... et après. Photos Marie-Claire Grimm.



Les visiteurs qui parcourent le canton du Jura ne cherchent pas une offre surabondante en matière de tourisme. Nous ne rivaliserons jamais avec des régions comme le Valais, les Grisons ou l'Oberland bernois.

Les visiteurs qui parcourent le Jura y apprécient sa note d'authenticité, le rapport simple à sa nature et à ses habitants, un paysage préservé. Ils y recherchent un tourisme de proximité, fait de chambres d'hôtes, de gîtes ruraux, de séjours à la ferme, de petits complexes hôteliers.

Les visiteurs qui parcourent le Jura recherchent également un patrimoine qu'ils souhaiteraient préservé. Et là, ils nous le disent, ils sont souvent déçus. Trop d'anciennes fermes disparaissent pour laisser la place à des constructions sans valeur architecturale. Trop de transformations d'anciennes demeures souffrent d'un manque total de connaissances et de sensibilité patrimoniales.

Y a-t-il une véritable volonté, dans ce pays, de préserver le patrimoine bâti? Mes pérégrinations et mes contacts noués au fil des ans, tant au niveau cantonal qu'au niveau communal, m'en font douter fortement.

Dans le Jura, développement touristique et préservation du patrimoine sont intimement liés. Quand on l'aura compris, ce sera peut-être trop tard.

Pierre Grimm

trente mètres de côté), elle a dû être achevée l'année suivante. Dès l'origine, le bâtiment a été conçu comme une ferme double, abritant deux exploitations agricoles et deux habitations. Trois citernes recueillant l'eau du toit alimentaient le bâtiment.

Agrandissement du bâtiment au XVIII^e siècle

En 1761, la façade sud-ouest fut reconstruite plus en avant, permettant l'agrandissement du devant-huis et l'aménagement d'une nouvelle cuisine voûtée au sud. De cette époque date aussi l'agrandissement à l'ouest, comportant le *poys* actuel, une chambre d'horloger et un appartement encore habité à l'étage.

Le bâtiment du musée au XIX^e siècle

En 1808, Hermann Voirol, pharmacien, construisit l'agrandissement à l'est du bâtiment qui reste une propriété distincte aujourd'hui et, en 1900, une cuisine fut aménagée dans la moitié est de la ferme d'origine. Dès lors, la cuisine voûtée de 1515 ne servit vraisemblablement plus qu'au fumage de la viande, ce qui a permis de conserver son aspect originel. C'est peut-être pendant la période française que la belle fenêtre à trois meneaux

sur la façade sud, découverte lors de la première rénovation en 1978, a été remplacée par une fenêtre plus simple.

Le XX^e siècle

A l'ouest

Léon Voirol naquit en 1900 dans la chambre de la moitié ouest qui allait devenir sa pièce de travail. Comme la plupart des Genevérais, il devint paysan-horloger. Resté célibataire, il n'apporta aucune transformation à sa partie de maison, ce qui en conserva le caractère ancien. Mais à son décès en 1997, sa moitié de ferme était en pitoyable état: le toit n'était plus étanche, les planchers étaient proches de s'effondrer, le mur au nord cédait sous la pression du terrain.

A l'est

Dans les années 1970, la partie est de la maison, la dernière du Jura dont le toit était encore couvert de bardeaux, menaçait ruine. Approché par Gilbert Lovis, le propriétaire de l'époque, Pierre Voirol, en fit don à la fondation qui allait devenir le musée rural, à l'exception du logement au sud. Après une rénovation très respectueuse de la maison conduite par Jeanne Bueche, le musée ouvrit ses portes aux visiteurs en 1979, leur permettant de découvrir le rural est, la cuisine et deux chambres à l'étage. Du

fait de sa relative exigüité (le musée ne comportait qu'une très petite partie d'habitation), la fondation a été confrontée dès le début à des problèmes de place et de gestion de l'espace. Dans les années quatre-vingt, elle envisagea la construction d'un dépôt à l'autre bout du village. Elle déposa de nombreux objets chez diverses personnes. Au début des années nonante, elle acquit la maison Jourdain au centre du village, dans l'espoir d'y développer un nouveau musée. Faute de trouver un financement pour ses projets, le bâtiment fut revendu, la fondation dissoute et un nouveau conseil d'administration nommé.

En 1999, suite au décès de Léon Voirol, la fondation put acquérir sa partie de maison. Dès lors, sous la présidence de Daniel Gerber, elle entreprit une importante campagne de dons et décida d'un vaste programme de rénovation. Elle réalisa de 1998 à 2012 pour plus de 800 000 francs de travaux de rénovation. La charpente ouest a été en grande partie remontée à l'identique de la cave au toit, près de mille mètres carrés de bardeaux furent débités et cloués à la main, le pont de grange refait à neuf, la barrière du jardin et les greniers rénovés, l'intérieur recrépi, repeint, un drainage et un mur de soutènement renforcent maintenant la bâtisse sur ses flancs nord et ouest, un nouvel escalier conduit les visiteurs à l'étage, et un

Ecurie de la partie ouest avant les interventions. Des étais provisoires empêchent le fléchissement des solives.

Le mur est stabilisé, le sol en terre battue a reçu une couche de gravier et le bois en mauvais état est remplacé.



nouvel éclairage met en valeur la maison. La ferme figure désormais à l'inventaire des biens culturels d'importance nationale.

En ce XXI^e siècle

A la veille de fêter 500 ans d'histoire, les gros travaux de rénovation sont achevés. La bâtisse, à l'abri sous son nouveau toit de bardeaux, est prête à défier le temps. Malgré les problèmes dus à la mitoyenneté qui lui valent d'être ornée de niches en plastique jaune, la maison a maintenant fière allure.

Le musée pour sa part aimerait pouvoir remodeler son exposition et permettre de réaliser le but qui lui était assigné dès ses débuts: devenir une maison témoin de notre passé rural, l'hôtel jurassien de tous les amis du





Pour leur nouvelle demeure, les maîtres d'ouvrage, Nathalie et Renaud Béchir, jettent leur dévolu sur la grange et non pas sur la maison d'habitation.

L'architecte leur propose d'implanter le logement côté sud-ouest et pour cela de démolir l'annexe. La grange

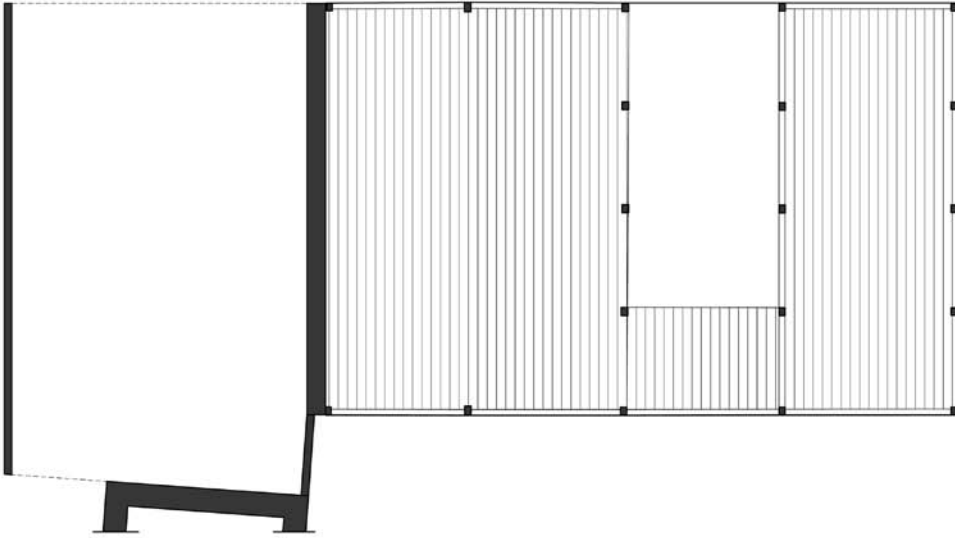
retrouvera ainsi son volume primitif, avec une façade mise au jour pouvant se prêter à un nouveau traitement architectural.

Les structures principales du bâtiment seront maintenues. La répartition en tranche du rez-de-chaussée est dictée par la disposition des écu-

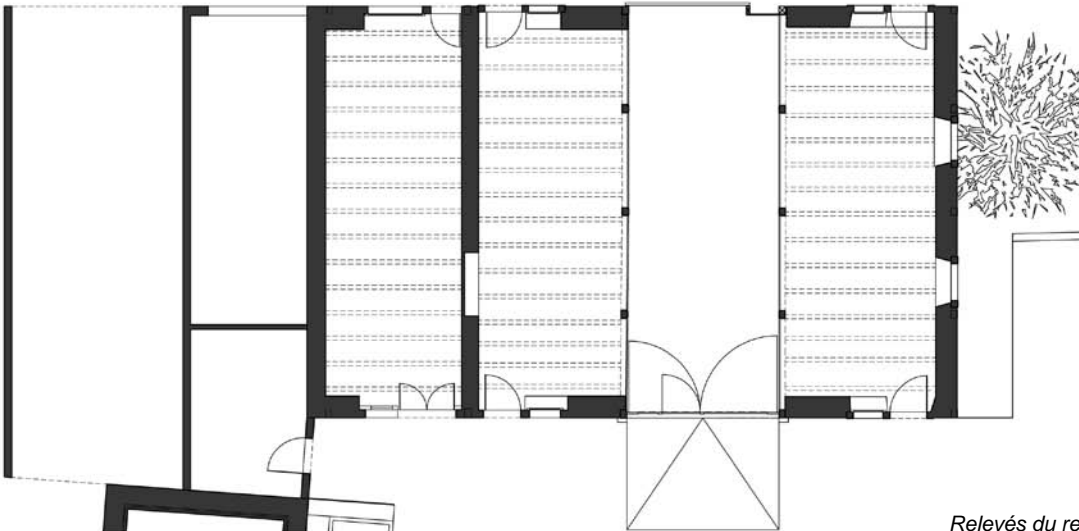
ries de part et d'autre de l'aire d'affouagement.

Le premier étage est fait d'une boîte disposée à l'intérieur d'un volume plus grand, celui de la grange. L'enveloppe thermique est séparée de la peau de bois des façades permettant ainsi la ventilation de l'espace intermédiaire.

RELEVÉ ETAGE



RELEVÉ REZ-DE-CHAUSSEE



Relevés du rez-de-chaussée et du premier étage.

Souvenirs de vie



Illustrations : anciennes cartes postales de Mettembert des archives de la famille de Gilberte Chèvre.

J'aime me souvenir du temps où j'étais enfant. J'avais des frères et des sœurs, nous étions une bande de «rapides».

Depuis toute petite j'ai été habituée à partager et à travailler. Il restait pourtant toujours du temps pour aller dans les champs, les pâturages et les forêts. Je me souviens qu'en été il y avait parfois tellement de moucheron qui volaient à côté des fumiers qu'on aurait dit des sortes de nuages, mon Dieu que c'était beau.

Quand les cerises étaient mûres nous allions marauder. On cassait alors des branchettes bien chargées de fruits, qu'on appelait tcherкас, et, pour fuir le garde, nous nous sauvions à travers vergers et champs jusque dans un coin pour les manger en cachette.

Il fallait aussi aider au jardin près de la maison et dans les champs, sarcler avec la petite pioche. Je gardais les vaches à côté d'un champ de trèfle, c'était vraiment difficile! Enfants, nous allions déjà aider à faire les foins, on nous aidait et on nous montrait comment faire les andains. Nous avions un grand bidon de thé emballé dans des linges mouillés pour le garder au frais. Que c'était bon par la grande chaleur, en ramassant le foin, de boire une gorgée de thé frais pour se rincer la gorge!

Depuis toute petite j'ai vu ma mère donner les premiers soins quand c'était nécessaire ou faire des panse-

Seuwnis d'vie

I aime me seuwni di temps voé i étôs afaint. I aivos des frérats è des soeurattes, nos étins enne bande de vi.

Dâ tote petete i feus aivégie è pair-taidgie, è travaïyie. Porré è demoe-rait ainco aidé di temps po allaie dains les tchaimps, les pétures è les bos. E m'en s'vint c'était l'tchadtemps qu'è y aviait des cops taint de petètes mothattes que voulint à dito des f'mies qu'en airait dit qu'c'était des sôrtés de nues. Mon due ce c'était bé.

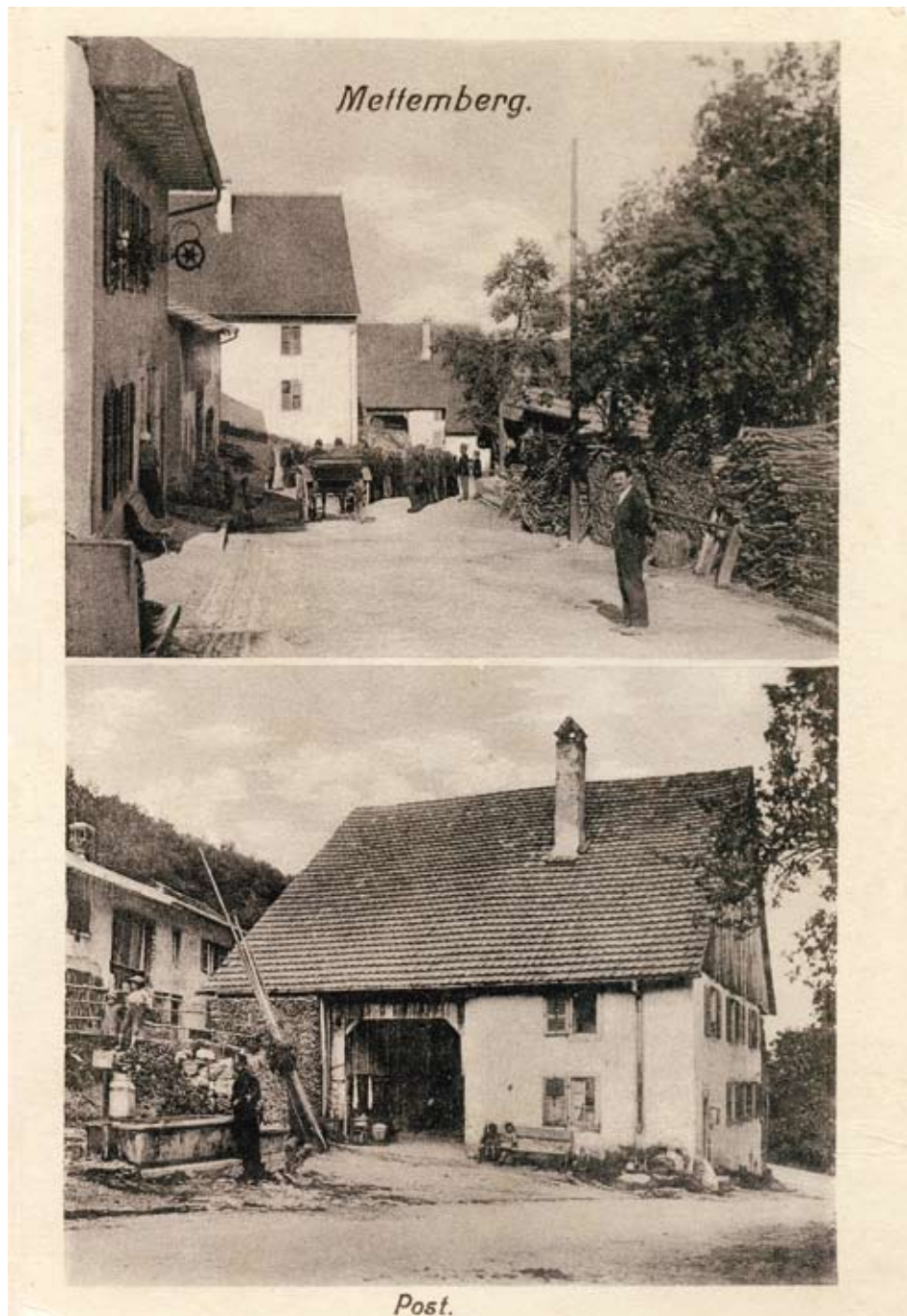
Tiaind les celiedges étint maiyures nos allîns mairôdaie. Nos rontîns des bainsattes bin tchairdgies, en appe-lait çoli des tcherças. Aiprés nos s'sa-vîns di banvaïd en ritaint to pè les voirdgies djeuqu'en in caire po les maindgie en coitchatte.

E fayait aiche bin édie à tieurti pré d'l'hôta è dains les tchaimpt, çar-çhiaie aivo lai boetchueratte.

I voidôs des cops les vaïtches dains in tchaimpd'traye, c'était brâment malaigie.

Meinne les afaints édint po les foi-naïdges, an nos motrait c'ment boud-naïe. Nos pregnîns é tchaimps in bi-don d'thé bin voju dains in moyie pannou po voidraie lai frâtchou. C'ment çoli faisait di bin tiaind è fai-sait bin tchâd en raiméssaint l'foin d'en boire enne golatte po s'réçavaie l'guergesson.

Da tote petete i ai vu mai mére faire des bouetchons en aittendaint



François Chèvre Mellemberg

2

Valable pour les années:
1884 1885 1886 1887

Taxe annuelle: 300 Fr.
Timbre: 60 Cts.
Feuille officielle: 12



*L'Étoile
Mellemberg
District de Delémont
1883*

PATENTE D'AUBERGE

avec } droit de loger
sans }

de VIII. Classe.

Le Directeur de l'Intérieur du canton de Berne,
en exécution de la loi sur les auberges du 4 mai 1879,

accorde

à Monsieur *François Chèvre à Mellemberg*

la présente patente d'auberge { sans } droit de loger, valable pour les années 1884 1885 1886 1887
pour être exploitée dans 1 chambre au rez-de-chaussée et dans 3 chambre au 1^{er} étage
de la maison appartenant à *lui-même* et ayant pour enseigne
L'Étoile à *Mellemberg* commune de *Mellemberg*
district de *Delémont*, à condition que le porteur observe ponctuellement et soigneusement
toutes les lois en vigueur sur les auberges et la police des auberges, notamment la loi précitée du 4 mai 1879,
et sous commination des peines et amendes édictées contre les contraventions.

En application de la loi, la taxe annuelle pour la présente patente a été fixée à la somme de francs
trois-cente; elle devra être acquittée en espèces avant l'ouverture
de l'établissement, et ensuite chaque fois huit jours avant le commencement de l'année suivante, faute de quoi
l'auberge sera fermée à partir du 1^{er} janvier. Pour les patentes d'été la taxe doit être acquittée avant
le 30 avril.

Berne, le 26 Novembre 1883.

Le Directeur de l'Intérieur

Steiger

La patente octroyée à Monsieur François Chèvre pour les années 1884 à 1887.
Photo Hélène Boegli-Robert.



Madeleine Petermann se réchauffe sur le fourneau à banc du restaurant. Photo Hélène Boegli-Robert.

Le restaurant de l'Etoile

Un café de village en sursis

Accrochées au flan de la petite vallée, les vieilles maisons de Mettembert, principalement d'anciennes fermes, s'échelonnent le long de la route cantonale. Le café de l'Etoile se trouve dans le haut du village, au bord de la chaussée.

Madeleine Petermann, est née dans cette maison il y a quatre-vingt-deux

ans; elle n'a jamais quitté le village et elle règne toujours avec discrétion sur son petit monde.

Une cuisine familiale

Naguère, Madeleine Petermann cuisinait pour une clientèle d'habitues, surtout en fin de semaine quand

les promeneurs s'arrêtaient là après leur balade. Elle mitonnait du rôti, du lapin et le repas se terminait par de merveilleuses tartes aux fruits de saison. Après le décès de sa maman, elle a continué seule et a décidé alors de ne plus servir que de la saucisse sèche et du lard à couper sur une planche ou préparer du gâteau au fromage (atten-



La cuisine du restaurant n'a guère changé depuis la fin du XIX^e siècle. La cuisinière à bois est utilisée chaque jour pour préparer les repas et nous voyons, en dessus de la caisse à bois, la porte en fer du fourneau à banc de la salle du restaurant. Photo Hélène Boegli-Robert.

tion: seulement sur réservation). Ah, ses gâteaux au fromage! Tous ceux qui ont eu l'occasion d'en goûter vous le diront: «Personne n'en fait de si bons!» L'œil brillant, elle donnera la recette à qui veut l'entendre, mais jamais ne révélera exactement quel tour de main ou quel ingrédient elle ajoute pour lui donner ce goût si savoureux. «Il suffit de faire une pâte à tresse, puis mettre du fromage, un œuf et de la crème. Mettre au four à bois pour faire lever, puis cuire au four électrique pour que ce soit plus rapide, et c'est fini!» C'est si simple...

Autrefois, les jeunes du village se retrouvaient au restaurant en diverses occasions telles que les brandons ou d'autres fêtes et c'étaient de joyeuses soirées! Les dimanches après-midi, entre messe et travaux de la ferme, les hommes allaient au café «stöcker» ou jouer aux quilles; les garçons du village «reboulaient» ou «requillaient»: c'était l'occasion de gagner quelques sous, de se mêler aux hommes et d'entendre les longues discussions ou les bruyantes engueulades à propos de la dernière levée ou du lancer douteux d'un joueur.

L'Étoile a été le théâtre de mariages, de fêtes de famille, de repas après les enterrements, de réunions de classe où l'on évoquait des souvenirs d'enfance: la maraude des cerises et des pommes, les courses dans la forêt et les pâturages, les rires, les bobos, les premières voitures (les petits en avaient peur car on leur disait que c'était des voleurs d'enfants)... Et ce jour où il y eut le passage d'un zeppelin dans le ciel de la petite vallée! Quelle frayeur!

La mobilisation et la chasse remplissent le restaurant

Les villages de Bourrignon, Pleigne, Movelier, Mettembert, Ederswiller et Roggenbourg étaient dans la zone frontalière occupée par les soldats mobilisés durant les deux guerres mondiales. Il existe, grâce à eux, quelques rares photos des fermes et des habitants. Dans les années 1939-1945, le village était relativement prospère du fait de la présence de l'armée. Les enfants, heureux de recevoir les fameux biscuits militaires, traînaient autour des soldats désœuvrés qui participaient de temps en temps aux travaux des champs.

Aujourd'hui encore, l'Étoile est l'un des bistrotts où les chasseurs se retrouvent après leurs exploits. En hiver, les jours de traque aux sangliers, vers 11 heures du matin, les «décentreurs»,

Le pas du temps



*A tout ce que j'entends désormais
Se mêle un bruit secret,
Le pas du temps.*

Shakespeare

Elle regardait son cadet juché sur une
branche au-dessus de la rivière bouillon-
nante. Il avait toujours été intrépide, épris
dès son jeune âge de situations périlleu-

ses. Les yeux joyeux et triomphants du garçonnet se riaient de sa frayeur. Sa frange raide de cheveux sombres, ses yeux noirs en amande le faisaient ressembler à un Asiatique. Ou à un petit Sud-Américain. Il dévala l'escalier de leur immeuble en sifflant à tue-tête. Mi-agacée, mi-rieuse, elle reconnut bientôt sa voix dans le groupe de gamins cavalant dans le quartier. Il était le chef, celui qui lance les idées, organise, fabule avec brio. Soudain, un fracas de branche brisée, un cri de détresse, des adultes qui accourent, terrorisés, se lancent à la poursuite de l'enfant emporté par le courant. Après l'image rayonnante d'un jour d'été, celle d'un enfant noyé étendu sur l'herbe de la rive, ses robustes jambes brunies désormais immobiles.

Elle frissonne, rejoint l'écran où le gosse insouciant continue à la fixer. Pourquoi ces idées noires que rien ne justifie? Le petit dernier approche des quarante ans, il est en pleine forme, paraît heureux (mais sait-on vraiment si nos enfants le sont ?), viendra leur rendre visite ce week-end. Tout va bien. Pourtant... Il aurait suffi, il y a trente ans, qu'au lieu de rester prudemment à califourchon sur la partie la plus épaisse de la branche, il s'avance un peu trop pour que la désolation s'abatte sur eux tous. Le bonheur... Une brin-

dille ténue, l'aigrette d'une graine emportée par le vent.

Son mari avait reçu pour son anniversaire un appareil permettant de transférer les diapositives sur l'ordinateur. Il avait ouvert l'armoire où s'entassaient depuis des décennies les boîtes jaunes oblongues dont le contenu s'évanouissait, mis au rancart par les nouvelles techniques. Et leur vie entière réapparaissait sur l'écran. Plus de quarante-cinq ans de vie commune. C'était inouï. «Enseignons à bien compter nos jours.» La parole biblique était gravée sur la pierre tombale de son père. Dès son adolescence, il lui semblait avoir été sensible au bruissement imperceptible s'échappant de l'inexorable sablier. Dans la mesure de ses moyens, elle avait tenté d'employer de son mieux le temps imparti. Combien lui restait-il désormais? Dix ans? Cinq ans? Beaucoup moins peut-être. Elle voyait défiler devant elle son existence et celle de ses proches. Lui venaient devant ces images des idées bizarres. Cette terreur rétroactive tout à l'heure devant un drame qui n'avait pas eu lieu par exemple...

Les photos se suivaient. Quoi? Elle avait été aussi belle? Elle en était stupéfaite. Elle ne consultait jamais les albums d'autrefois. Attentive au présent. A ce



La mise en train sur la petite presse, la platine.

Imprimerie Fleury

Le fumet nostalgique du plomb

Hâtons-nous de décrire le petit atelier de l'imprimerie Fleury, à Porrentruy, qui est sur le point de cesser son activité.

C'est sur la place l'un des derniers d'une technologie révolue: la typographie, le «tout en plomb». Ainsi va

s'éteindre un savoir-faire artisanal, mieux: un art séculaire. L'exploitant de cette petite entreprise, l'imprimeur Serge Fleury, aura été à la fois compositeur, correcteur et conducteur. Quand on est seul, ou presque, il faut tout faire.

La cessation d'activité et la dispersion subséquente de l'équipement marqueront de ce fait l'arrêt de la production variée des travaux de ville, ces imprimés touchant au quotidien d'une clientèle constituée d'institutions publiques, d'associations et de

particuliers. Dans le dictionnaire, le mot imprimerie correspond à trois acceptions : c'est à la fois l'établissement où l'on imprime, l'ensemble du matériel qui sert à imprimer et le personnel de l'établissement où l'on imprime. On s'attachera ici à aborder ce trinôme, car chacun de ses aspects est intimement lié aux deux autres.

Un rien d'histoire¹

Dès le VI^e siècle, les Chinois connaissaient l'usage de la xylographie, ou l'impression à l'aide de planches ou de caractères gravés en bois. Cette technique fut connue en Europe dès le XII^e et se développa surtout au XV^e. Mais l'imprimerie ne date vraiment que du jour où Gutenberg, de Mayence, inventa les caractères mobiles en bois vers 1436. Il s'associa avec Fust (1450), puis avec Pfister. Fust eut lui-même pour associé Pierre Schaeffer, qui apporta quelques améliorations à part nouveau. Les Hollandais ont prétendu que Gutenberg était redevable de ses perfectionnements essentiels à Laurent Coster, de Harlem. A la fin du XV^e siècle, la plupart des grandes villes possédaient leur imprimerie, notamment Venise, Bâle et Paris. Plus tard, l'imprimerie connut un vigoureux essor, notamment lorsque les presses en bois furent remplacées par des machines en fer et en fonte, à la fin du XVIII^e siècle. Cette

technologie connut quelques perfectionnements jusqu'à la fin des années 1980 où, peu à peu, elle fut remplacée par l'impression numérique.

D'oncle en neveu

Située à l'angle de la rue du Gravier et de la rue du Creugenat, la maison dont il est question abrite l'imprimerie et le logement de son propriétaire. Elle date de 1947. Auparavant l'entreprise eut pignon sur rue dans l'aile droite de l'Hôtel des Halles dont l'accès se faisait de l'actuelle rue Pierre-Péquignat. Basile Marquis, né en 1864, en était le fondateur. Mort sans descendance en 1931, il transmit casses et pédales à son neveu Georges Laubscher, qui l'exploita jusqu'en 1971. Lui non plus n'avait pas d'enfants. A nouveau, ce fut un neveu, Serge Fleury, l'actuel propriétaire, qui reprit l'affaire. Ce sera le dernier.

Les ficelles du métier

Serge Fleury accomplit son apprentissage de typographe chez son oncle, dans les locaux actuels du 15 de la rue du Gravier, de 1952 à 1956. Son CFC en poche, le voilà parti se faire la main dans une grande entreprise de presse à Genève, à l'imprimerie de la *Tribune de Genève*. Cette «grande boîte» n'éditait pas que le journal éponyme, mais encore quantité d'autres travaux

pour l'ONU, le CICR, le BIT, et fréquemment des rapports de trois cents ou quatre cents pages qui sortaient en quatre langues et étaient diffusés partout dans le monde. C'était l'occasion de se familiariser avec les moyens modernes de l'époque, la monotype et la linotype, où l'on se servait d'une sorte de machine à écrire reliée à un creuset rempli de plomb chauffé à 240°. La Tribune recevait de jeunes stagiaires de différentes nationalités, ce qui, sur le plan humain, enrichit le jeune typographe bruntrutain. Il y apprit aussi le travail en équipe. Comme il était un des rares francophones au milieu d'une foule d'Allemands et d'Italiens et qu'il était bon en français, on le désigna notamment responsable de la production de l'*Annuaire genevois*, un immense ouvrage de huit cents pages au format A4 bourré de renseignements en tous genres. Ainsi lui arriva-t-il de diriger de temps à autre de petits groupes de cinq à sept personnes. Parfois, il fallait aller travailler le dimanche entre 6 h et midi pour des parutions urgentes à livrer le lundi matin. C'était payé double. Si la tâche était accomplie dans un temps plus court que prévu, on envoyait quelqu'un de l'équipe se procurer du gâteau au fromage et une bouteille de vin blanc et l'on festoyait sur place. Serge Fleury passa deux ans à la Tribune, et y serait bien resté plus longtemps.



Temple de Vauffelin (XVI^e siècle).

Vauffelin-Charleston

1738-2004

Johnny Reb, le cavalier confédéré qui, dans son vieil uniforme gris (Old Jacket of Gray), chevauche à la poursuite des Unioniste abhorrés, longtemps après la fin de la Guerre de Sécession.

Scarlett O'Hara étreignant passionnément Rhett Butler dans *Autant en*

emporte le vent alors que l'incendie d'Atlanta embrase le ciel de Georgie.

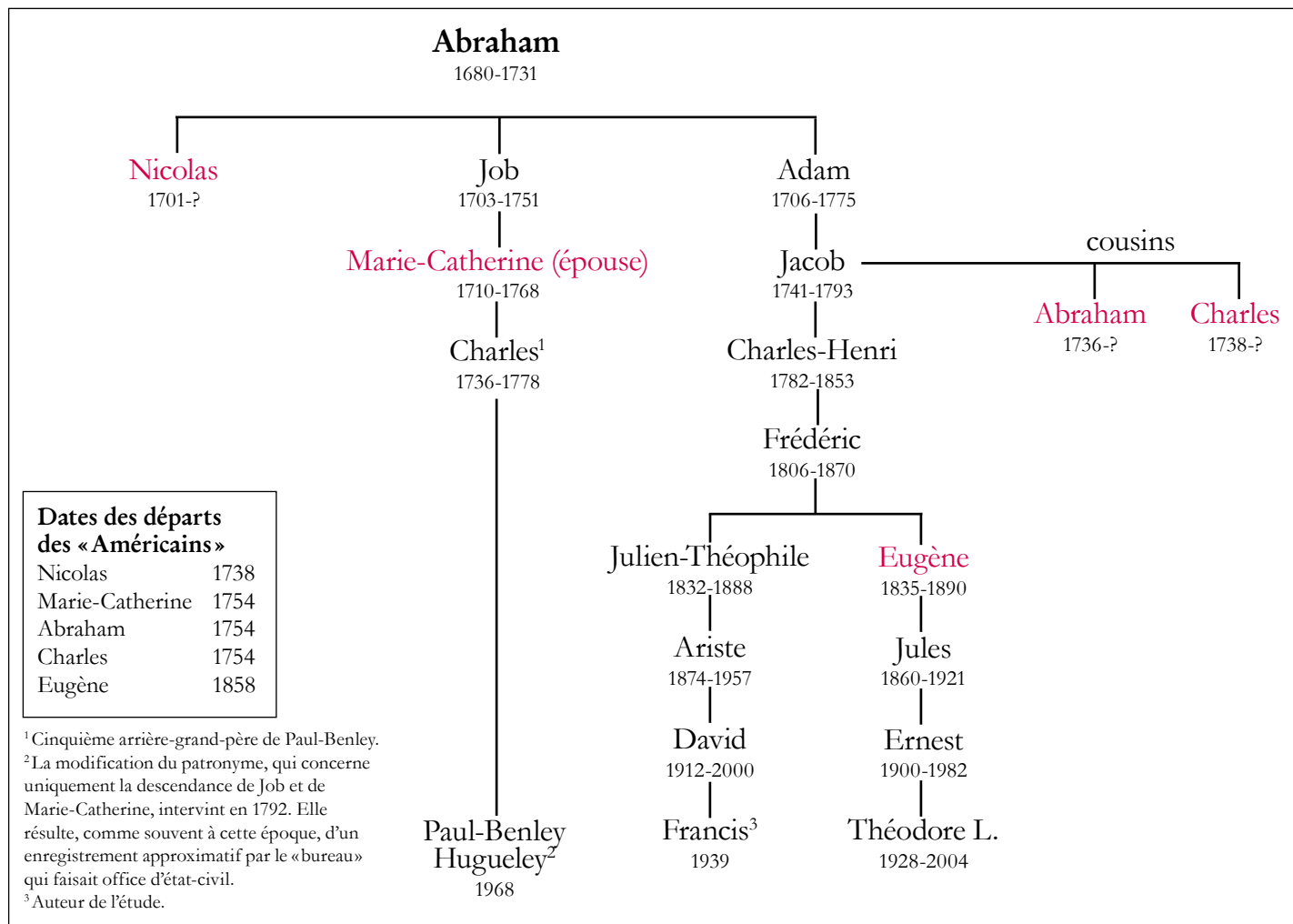
Huckleberry Finn et Watson Jim dérivant sur leur radeau de fortune au fil des 3780 km du Mississippi!

Le Red Wing Black Bird embrasant les Great Smocky Mountains en octobre.

Mais le Sud-Est des Etats-Unis, c'est aussi le Gospel Song, le jazz, le Ku Klux Klan, Martin Luther King, les magnats du coton et de la sidérurgie, Willam Faulkner et Mark Twain.

Aujourd'hui, c'est d'abord, dans le triangle Durham - Raleigh - Chapel Hill, en Caroline du Nord, le nombre

Généalogie sommaire de la famille Huguelet



d'académiciens le plus dense du monde. Et c'est précisément à l'Université de Chapel Hill qu'enseignait Theodore Long Huguelet, qui permit à ses nombreux homonymes américains de découvrir leur origine jurassienne.

Où il est question de la jeunesse jurassienne

En 1964, les Editions du Jura Libre publie l'ouvrage que j'avais écrit à l'intention de la jeunesse jurassienne *Pourquoi je suis autonomiste*. Et c'est Eugène Huguelet, frère de Théodore, bibliothécaire à Trenton (New Jersey), qui flaire nos origines communes grâce à cette publication qui avait traversé l'Atlantique pour être répertoriée dans son Université!

Nous sommes en 1968. Nous allons découvrir par la suite que nous n'étions pas simplement homonymes et originaires de Vauffelin mais parents.

Vauffelin

Aux temps des migrations vers l'Amérique, ce modeste bourg relié à Bienne par la diligence, comptait une trentaine de feux, dont certains, dans ma famille notamment, abritaient les premiers paysans-horlogers. C'était l'époque de l'autarcie, de l'huile de faine, du saindoux et des glaneuses. L'époque des familles nombreuses et



Ariste Huguelet, paysan-horloger (1874-1957).

de la pauvreté qui poussait les plus témeraires à partir vers d'autres cieux.

Le courrier du 3 août 1968

Informé de la découverte de son frère Eugène, Théodore (Ted), qui maîtrise quelque peu la langue française, m'adresse un premier courrier où il précise que «son bisaïeul Eugène Huguelet, horloger, accompagné de son épouse Louise Hunziker, native de Bienne, a débarqué à Charleston (South Carolina) en 1858». Il m'indique également «qu'il y a beaucoup d'Huguelet aux USA».

Ce 3 août 1968 marque le début d'un échange régulier de correspon-

dance et de documents (anglais et français), enrichi de plusieurs rencontres, qui perdurera jusqu'en 2004, année du décès de Ted.

Warren L. Huguelet

Cousin de Ted, avocat fortuné établi à Chicago (Illinois), Warren (mon deuxième correspondant) entreprit de recenser ses homonymes américains en éditant régulièrement un journal: *The Huguelet Researcher*, à compter de 1981.

Nos courriers, ainsi que les documents échangés, y étaient systématiquement publiés, ce qui suscita un vif intérêt parmi plus de deux mille familles concernées établies dans vingt-sept Etats:

Alabama, Alaska, Arizona, Arkansas, Caroline du Sud, Caroline du Nord, Floride, Géorgie, Illinois, Indiana, Kansas, Kentucky, Massachusetts, Michigan, Nebraska, New Hampshire, New Jersey, New York, Ohio, Oklahoma, Pennsylvanie, Tennessee, Texas, Vermont, Virginie, Washington, Wisconsin. Les plus fortes concentrations d'Huguelet sont situées sur la côte est (Caroline, Pennsylvanie, Virginie), en Géorgie, au Tennessee et surtout en Illinois.

The Huguelet Researcher constituait pour Warren, pour Ted et pour moi-même, ainsi que pour d'autres cousins américains, une source extraordinaire



Notice biographique

Adèle Beley-Sautebin est née à Saiscourt le 28 avril 1912 et décédée à Tavannes le 1^{er} juin 2003. Ses parents étaient tous deux instituteurs. A sa sortie de l'école secondaire de Reconvilier, elle a suivi les cours de l'École normale de Delémont de 1928 à 1931 pour devenir institutrice. Elle enseigna à Plagne pendant une douzaine d'années, puis de 1944 à 1971 à Tavannes, où elle vit défiler dans ses classes plus d'un millier d'élèves. Nombreux sont ceux qui avaient gardé des contacts avec cette femme d'élite et d'une brillante intelligence. Elle ne se contentait pas de l'enseignement, mais avait une grande passion pour les arts, puisqu'elle écrivit de nombreux poèmes, dont certains furent mis en musique. Elle est l'auteur de recueils de poèmes : «A l'usage des oiseaux», Hors Série, novembre 1937; «Un oiseau chantait... Poèmes pour Petits Et Grands», Démocrate, 1945.

Nos anciennes maisons

Nos anciennes maisons, paisibles et fleuries,
S'égrènent tout au long de la Trame assagie.
Chacune a son histoire et même ses secrets,
Qu'on évoquait jadis, les pieds sur les chenets.
En ce jour du revoir et de la souvenance,
Revenons aux maisons abritant notre enfance.
Point de numéro froid pour nous les désigner
Et l'on va chez Alfred, chez Paul, chez Olivier.
C'est par le devant-huis, abri des hirondelles,
Que s'ouvre la maison où les odeurs se mêlent :
Celle de l'écurie et celle du foyer.
Bêtes et gens vivant étroitement liés.
Et voici la cuisine, agreste et confortable,
Avec ses escabeaux, alignés sous la table.
Avec son vaisselier et son vieux four à pain,
Profond, large et ventru, perçant dans le jardin.
Cuisines de chez nous, souvent lieux de veillée,
Où l'on déguste en chœur saucisse et distillée.
Dans un climat de paix, puis de franche gaieté,
Que de chers souvenirs auriez-vous à conter !
La chambre est là, tout près, boisée et accueillante,
Un peu seule parfois, mais, le soir, plus vivante,
Ouverte, aux jours de fête, aux parents, aux amis,
Heureux de se sentir un moment réunis.
Le fourneau de molasse est pour nous un emblème
D'accueil et de chaleur, qu'on vénère et qu'on aime.
En hiver, la cavette abrite en ses recoins
Tisane bienfaisante et petits sacs de grains.
Chaque objet, chaque meuble a son propre langage,
Ressuscitant pour nous les plus tendres visages.
Mais la pendule à poids scande le temps qui fuit.
C'est l'heure de quitter ces lieux que l'on chérit,
Car, aujourd'hui, le temps appartient aux amis.

27 septembre 1975

A. Beley-Sautebin

La traction hippomobile

Souvenirs d'enfance au pays de Porrentruy



Souvenir du 13 avril 1926 au Saradin, Miécourt, aux pommes de terre. De gauche à droite: le grand-père Hans (Johann) Zutter, Ernest, Alice, Marie, et la grand-mère Marie.

Quand on voit ce groupe de fringants cavaliers en balade dans la campagne, une roulotte tirée par des chevaux sillonnant nos routes, un rallye équestre martelant le pavé de l'une de nos villes: quel spectacle sympathique! De par sa prestance, le cheval occupe une place à part dans nos paysages, et une place à part tout court,

surtout dans le Jura. C'est devenu l'un des compagnons favoris des passagers du temps libre. Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Pour en témoigner, Georges Chariatte qui, dès son enfance, a vécu entouré de chevaux. Fin connaisseur de la gent équine jurassienne, le Bruntrutain résume d'abord à grands traits l'évolu-

tion de cet animal domestique, puis nous livre quelques souvenirs du cru.

Les retraités d'aujourd'hui appartiennent à la dernière génération à avoir travaillé avec des chevaux, ou les avoir vus dans leur jeunesse effectuer des travaux utilitaires. Ils sont les



Porrentruy, la Cour-aux-Moines et le personnel de la laiterie centrale, 29 septembre 1935. Photo: coll. Musée de l'Hôtel-Dieu – Porrentruy (MHDP), fonds Albert Perronne.

derniers témoins d'une époque révolutionnaire. Sans qu'on y ait prêté attention, l'abandon de la traction hippomobile est un des nombreux changements qu'a connus le XX^e siècle.

Depuis sa domestication, dont les premières traces apparaissent à l'âge du bronze, soit 2500 à 3000 avant J.-C. en Russie méridionale (Turkistan) jusqu'au début du XIX^e siècle, le cheval fut le moyen de transport le plus rapide pour se rendre d'un point à un autre.¹

Rare et cher

Toutes les activités humaines, en particulier l'art de la guerre, étaient tributaires du cheval. Durant la Première Guerre mondiale, chaque jour la France perdait trois cents chevaux. Ce conflit provoqua le massacre de

1 200 000 chevaux – pour la France et l'Allemagne.²

Aussi le cheval utilitaire lui-même était-il très cher. Au XIX^e siècle, un cheval valait autant que sept à huit vaches laitières.

Vu sa grande valeur, le cheval était exploité jusqu'au bout de ses forces, ce d'autant plus que la consommation de sa viande fut interdite – pour des raisons sanitaires! – par le pape Grégoire III dès 732. Il fallut la retraite de Russie (1812) et la famine qu'elle provoqua parmi les soldats pour que ceux-ci mangent leurs chevaux. Depuis lors, l'hippophagie est tolérée.³

Venu tard au trait

En Suisse, les premières traces d'un élevage chevalin apparurent au X^e siècle au couvent d'Einsiedeln.⁴

Dans nos régions et jusqu'au début du XVII^e siècle, seuls la noblesse, la haute bourgeoisie et le clergé tiraient profit du cheval. Les travaux agricoles incombaient aux vaches et aux bœufs. Par rapport au cheval, ces derniers avaient une valeur de réforme – on pouvait les vendre en boucherie – et leur entretien était moins onéreux.

Dès les premières décennies du XVII^e siècle, le recours au cheval se généralisa chez les paysans les plus aisés. Il était plus rapide que le bœuf. Cette évolution fut donc considérée comme un progrès.⁵

Au début du XX^e siècle apparurent sur le marché des machines agricoles à traction hippomobile: faneuse, râteleuse, faucheuse.

Vers 1930, les charrons et maréchaux du Plateau suisse construisirent des chars à pneus. Après la Deuxième Guerre mondiale, cette activité se développa également dans le Jura.

Supplanté par le tracteur

Puis, progressivement, le tracteur remplaça le cheval dans les grandes exploitations. Il ne servait d'abord qu'à tracter. Ensuite il se dota de fonctions et d'accessoires qui en firent un outil polyvalent: son moteur servit d'auxiliaire, il devint aussi faucheuse, racloir, pelle, etc. Ainsi, l'invention de la prise de force et du relevage hydraulique accéléra le rythme de la mo-

Insolite



1. Henri Marchand, 2. Clément Marchand, 3. Rose Odiet, 4. Henri Odiet, 5. Constant Odiet, 6. Henri Odiet, 7. Justin Crevoiserat, 8. Denis Odiet, 9. Armand Oriet, 10. Justin Crevoiserat père, 11. Marc Odiet, 12. René Odiet, 13. Oscar Odiet (?), 14. Jules Crevoiserat, 15. Alfred Joray.
Photo: archives familiales de Régina Crevoiserat, Movelier.

D'après les informations fournies par Hubert Ackermann, de Pleigne, ce sapin a été abattu à la Joux l'Amour, près de la ferme du Rond-Pré. L'arbre était pourri: on voit que le tronc était creux à sa base. Pour des raisons de sécurité, le garde forestier a pris la décision de l'abattre et les bûcherons ont pu façonner près de cinquante-quatre mètres cubes de bois avec ce sapin.

Un tableau livre ses secrets

Le 8 juillet 2005, nous nous trouvions au cimetière de Miécourt en compagnie d'un ami brésilien, lorsque Emo Santini, le sacristain, nous montre un grand sous-verre fraîchement dépoussiéré encadré de bois noir. Tableau d'inscription des familles consacrées à la Sainte Famille de Nazareth, Paroisse de Miécourt, 27 janvier 1895. Suivait une liste manuscrite de deux cent nonante paroissiens regroupés en cinquante-neuf familles. À la fin de la liste répartie sur cinq colonnes, le document portait le timbre de la paroisse et une signature: D^r Louis Rippstein, Curé. «Ça pourrait vous intéresser, me glisse le sacristain...» Et comment! Nous nous empressons alors de photographier le document.

A compléter

Ce tableau vieux de cent dix ans dresse un état des lieux de la quasi-totalité de la population catholique du village de Miécourt, relevée par ordre alphabétique des foyers. Au sein de cette communauté, il nous a paru intéressant de comparer les informations données par la liste avec les recherches de généalogie effectuées précédemment par Madeleine Merçay-Chapuis sur les familles bourgeoises du village, au besoin de les compléter. Précision importante: les chiffres ne prenaient pas en compte environ cent soixante habitants ap-

partenant à une forte concentration de Bernois de l'ancien canton dont Miécourt était le centre. Cette dernière communauté était alors affiliée à la paroisse réformée de Porrentruy. La chapelle réformée ne fut construite qu'en 1909.

De la piété avant toute chose

Quant au tableau en question, l'inscription solennelle y engageait les fidèles aux «pratiques essentielles», à savoir: «chaque jour: la prière, autant que possible le soir, en commun devant l'image de la Sainte Famille; chaque année: rénovation publique et consécration des Familles à la Sainte Famille dans l'Eglise paroissiale». L'usage communautaire de la dévotion familiale semblait très répandu à l'époque, car l'injonction venait du sommet de la hiérarchie cultuelle et était relayée à tous les échelons: «DIRECTIÓN. DANS L'UNIVERS: S. E. le Card. Vic. et son conseil à Rome. DANS LE DIOCÈSE: Mgr. l'Evêque, ou son délégué. DANS LA PAROISSE: Mr. le Curé ou son délégué.»



Contre-feu au Kulturkampf

Ce genre de congrégations vouées à des pratiques dévotes a totalement disparu de nos jours. Mais dans le XIX^e siècle finissant, on sortait du Kulturkampf. L'Eglise avait été spoliée. La communauté catholique avait été interdite de culte, elle se sentait encore blessée dans ses convictions. Elle éprouvait le besoin de se rassembler autour de pieuses associations. Avec par exemple le retour des processions et rogations, avec l'instauration du Tiers-Ordre dans les paroisses, le tableau d'inscription susmentionné est représentatif de la vague de ferveur religieuse de l'époque. Voilà pour une explication.

D'autres raisons seraient-elles à conjecturer?

Louis Rippstein était le frère du curé de Saint-Imier Léon Rippstein. N'ayant été curé de Miécourt que de 1893 à 1895, aurait-il voulu marquer de son empreinte la paroisse par le biais de cette pieuse initiative?

La persistance de ce besoin de piété nous apparaît aussi comme une hypothèse non négligeable. Les archives de la paroisse révèlent aussi l'existence d'une association antérieure à celle qui nous occupe, le «catalogue des confrères du Sacré Rosaire de Miécourt». Les paroissiens s'y sont fait inscrire sans discontinuer de 1697 à